

épingles plus simple, formée d'une seule boucle²⁸, tandis que le type de Trebenište possède une boucle triple, la boucle centrale étant renversée. Dans la tombe de Gogošu on a découvert aussi un couteau recourbé en fer, fréquent dans la zone illyrienne. Cette tombe appartient très probablement au V^e siècle avant notre ère. Le type de l'aiguille simple avec une boucle ayant la forme d'un Ω , est connu, par exemple, également, dans la nécropole de Trebenište²⁹ (lac d'Ochrida). Mais l'exemplaire d'Olténie semble plus récent. On pourrait, croyons-nous, grouper ces deux formes d'épingles en deux types différents, le type Trebenište I, correspondant aux formes auxquelles se réfère F. Maier, et le type Trebenište II, englobant les formes simples, comme celle de Gogošu (type Ω).

Un troisième élément caractéristique du groupe IV de Maier est la fibule d'argent à charnière, laquelle, d'après la localité d'où provient le dépôt bien connu publié jadis par M. Hoernes, est dite du type *Strbci* (fig. 1/11, la carte de la fig. 2 et p. 73), et nous croyons que cette dénomination peut être acceptée, étant donné que l'origine même d'une telle fibule semble être encore dans le centre hallstattien illyrien du Nord-Ouest de la péninsule des Balkans. L'auteur nous fournit aussi la bibliographie plus récente de ce problème. Il nous semble cependant que nous ne pouvons pas isoler complètement ce type de fibule — d'une facture tout à fait différente et beaucoup plus compliquée que celles des fibules illyriennes — des ateliers grecs et de la mer Adriatique. Au point de vue chronologique, les fibules de *Strbci* datent, selon F. Maier, du début du V^e siècle à la seconde moitié du IV^e siècle avant notre ère inclusivement. Il est indubitable que certains exemplaires pénètrent également dans la seconde période de l'âge du fer, ainsi que nous le montre la fibule du Latène I du trésor de Čurug sur la Theiss en Yougoslavie³⁰. A Ostrovul Mare ce type apparaît associé à la variante du type de

Donja Dolina, contaminée ou non par le type *Strbci*³¹. D'autre part, la découverte du type *Strbci* dans la nécropole de Trebenište, nous oblige à faire remonter l'apparition de cette fibule au moins vers la fin du V^e siècle avant notre ère. D'ailleurs B. Filow, se fondant sur l'ensemble fermé de Trebenište, a daté le trésor — avec les cinq fibules de type *Strbci* — trouvé à Bukövitz (Bulgarie) à la fin du VI^e siècle avant notre ère³². Ce type, comme d'ailleurs les autres aussi, a également connu une évolution plus longue et il fait partie du groupe d'éléments culturels qui a relié le monde hellénique au monde thraco-illyrien du Nord. La constatation faite par F. Maier que les fibules de type *Strbci* apparaissent en général dans des dépôts, est précieuse, étant donné que la découverte d'Ostrovul Mare, mentionnée plus haut, faisait partie d'un dépôt, et surtout si nous tenons compte des déclarations d'un villageois qui aurait découvert les objets en argent dans un vase en argile détruit ensuite par lui.

Pour conclure, F. Maier montre que les quatre groupes de découvertes prouvent les relations étroites qui existaient entre les Balkans et le Sud de la Péninsule Balkanique depuis le XIII^e siècle avant notre ère et jusqu'à l'époque classique. On ne doit pas négliger non plus, soutient l'auteur, le rôle de la Macédoine dans l'établissement de ces relations. L'auteur considère du reste que certains objets du groupe IV (à l'exception de ceux mentionnés ci-dessus) ont pu être également façonnés en Macédoine et en Thrace. C'est vers cette aire géographique qu'il penche en ce qui concerne aussi l'origine de la fibule de type *Strbci*.

L'étude de F. Maier est très utile et fort importante, concernant aussi, directement, des problèmes intéressant le territoire roumain. Les observations que nous y avons faites ne visent qu'à souligner tout l'intérêt de son étude ainsi que de celle de V. Milošević.

D. BERCIU

INSCRIPTIONES GRAECAE IN BULGARIA REPERTAE edidit Georgius Mihailov.

Volumen I: *Inscriptiones orae Ponti Euxini* (Academia Litterarum Bulgarica. Institutum Archaeologicum. Series epigraphica n° 2). Serdicae, MCMLVI, 262 p. + 121 pl.

Lors du dernier Congrès International d'Épigraphie, tenu à Paris en avril 1953, M. Georgi Mihailov, professeur à l'Université de Sofia, avait fait connaître le projet d'un recueil des inscriptions grecques de Bulgarie, à la réalisation duquel il travaillait déjà

²⁸ D. Berciu et E. Comşa, *op. cit.*, p. 417—418 et fig. 141/1 et 179/5.

²⁹ N. Vulič, *Neue Gräber bei Trebenishte*, dans A. A., 1933, p. 459 et suiv., fig. 14/2 et 78/2.

³⁰ Draga Garašanin, *op. cit.*, pl. XXX/5 et pl. XXX/1—4 (des fibules à charnière). L'auteur date la série des fibules de type *Strbci* du Hallstatt D — Latène I (p. 75—77).

³¹ A Ostrovul Mare on a trouvé par hasard un

dépôt de 7 fibules de type *Strbci* (que F. Maier a connues), mais il semble qu'il y avait aussi, avec elles, la fibule d'argent de type Glasinac III contaminée: D. Berciu, *Arheol. preist. a Olteniei*, fig. 223/2 et 223/1,4 — 8/11. Un autre exemplaire de provenance inconnue: «Dacia», IX—X, p. 486 fig. 1/5.

³² B. Filow, *Die Grabhügelnekropole bei Duvanlij, in Südbulgarien*, Sofia, 1934, p. 199.

difficulté que cause à tous les épigraphistes la dispersion des inscriptions de la Thrace et de la Mésie», ainsi que l'opportunité de l'entreprise dont M. Mihailov présentait le plan, s'empressait d'adresser «les souhaits du congrès à ce nouveau Corpus».

Depuis, plusieurs années ont passé. Cependant, à l'encontre d'autres projets, abandonnés aussitôt après avoir été conçus, celui de M. Mihailov a été poursuivi avec ténacité, si bien qu'il vient d'aboutir : le premier des cinq volumes du recueil vient de paraître, les autres sont annoncés pour un proche avenir. Il convient donc de féliciter l'auteur d'une réussite qui témoigne à la fois de son savoir et de sa puissance de travail ; il convient aussi de l'en remercier, car n'importe qui comprendra aisément les services considérables que le nouveau Corpus est appelé à rendre non seulement aux spécialistes de l'histoire pontique, mais aux historiens de l'antiquité en général.

Comme le sous-titre l'indique clairement, le volume paru réunit les inscriptions grecques de la côte bulgare de la Mer Noire. Les volumes II-IV seront consacrés, respectivement, aux inscriptions de la Bulgarie du Nord (la Mésie), de la Bulgarie du Sud (des Balkans aux monts Rhodope) et de la région de Sofia (anciens territoires de Serdica, de Pautalia et de Nicopolis ad Nestum). Toujours dans ce dernier volume seront comprises les inscriptions sur objets divers, quel que soit le lieu de leur découverte. Enfin, comme on pouvait s'y attendre, tout un volume, le cinquième, sera consacré aux indices.

Il n'y a certainement rien à dire contre le critère topographique, qui depuis plus d'un siècle est celui de tous les grands recueils d'inscriptions anciennes. De même, je ne pense pas qu'on puisse soulever d'objection contre le classement des textes d'après leur contenu, encore que sur ce point, et plus précisément sur la manière dont M. Mihailov entend les limites de certaines catégories, il y aurait à exprimer des réserves. Pour ne citer que deux exemples, ses *tituli honorarii* comprennent à la fois les inscriptions honorifiques et celles communément appelées « monumentales » ; ses *catalogi*, des listes de magistrats aussi bien que de simples particuliers. Au demeurant, je suis le premier à convenir que ces divisions et sous-divisions n'ont qu'une importance secondaire et que ce qu'il importe avant tout, c'est que le lecteur puisse se retrouver sans difficulté dans l'ensemble de l'ouvrage, ce qui, dans le cas présent, ne fait point de doute, les inscriptions de chaque localité étant précédées d'une table des matières et le volume tout entier pourvu d'indices qui en rendent la consultation aisée.

Par contre, on peut se demander si M. Mihailov a été bien inspiré en négligeant l'emploi des signes critiques recommandés par l'Union Académique Internationale, pour s'en tenir aux usages traditionnels. Je sais bien qu'il a pour lui l'exemple d'un maître et que, tout récemment, dans le t. II de son grand ouvrage sur la Carie, M. Louis Robert a vigoureusement défendu le point de vue qu'il n'y a pas lieu de rompre

avec un système de signes qu'on trouve dans toutes les éditions épigraphiques antérieures. « L'emploi des signes critiques — écrit spirituellement ce savant — n'a guère plus d'importance dans la science que la forme ou la couleur des boutons des uniformes dans une armée » — et pour mon compte je serais tenté à lui donner raison, n'était le désir de voir s'établir dans la technique des éditions épigraphiques au moins autant d'uniformité qu'il y régnait au siècle dernier. Malheureusement nous en sommes loin, et c'est précisément depuis les tentatives faites pour accréditer unanimement le système dit de Leyde qu'on y rencontre le plus de confusion. Le congrès de Paris aurait pu faire œuvre utile, en soumettant ce problème à une nouvelle discussion. On n'y a pas pensé, et plus que jamais nous voyons se prolonger la situation qui avait justifié les « conseils » de Bidez-Drachmann, renouvelés en 1938 par A. Delatte et A. Severyns. En somme, s'il ne s'agissait que de travaux isolés ou de contributions de petite étendue, le mal ne serait peut-être pas grand. Mais comment rester indifférent à cet aspect de nos études lorsque — des deux Corpora publiés en 1956 — les *Griechische Versinschriften* et les *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae* — on voit l'un suivre les instructions de l'Union Académique Internationale et l'autre s'en dispenser ? On aura beau dire qu'il suffit que le lecteur soit prévenu pour éviter tout malentendu. J'ose croire, moi, qu'il y a là une source d'erreurs et j'opinerais volontiers que le prochain congrès d'épigraphie grecque et latine, qui tiendra ses assises à Rome en septembre 1957, devrait s'occuper à mettre un peu d'ordre dans cette situation embrouillée.

Si j'ai un peu insisté sur cet aspect des *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae*, c'est parce que, pour nous autres Roumains, il présente un intérêt considérable, à un moment où nous aussi nous travaillons à la réalisation d'un Corpus des inscriptions de notre pays. Bien que d'un type différent par la conception et l'exécution, notre recueil devra tenir compte de l'expérience de nos voisins, et j'ai à peine besoin de dire qu'il en sera ainsi pour bien de détails sur lesquels nous sommes heureux d'être d'accord avec M. Mihailov. Ainsi, on ne saurait trop louer le scrupule qui l'a poussé à collationner personnellement, toutes les fois que cela a été possible, les textes qu'il édite. Sur l'ampleur de cet effort on était quelque peu renseigné par les mémoires publiés au cours des dernières années dans les *Annales* de l'Université de Sofia et autres périodiques bulgares. Il en est résulté quantité de rectifications et de lectures nouvelles dont il a enrichi ce premier volume, sans parler de ceux qui vont suivre. Une autre particularité louable du nouveau recueil, c'est son abondante illustration, presque toujours excellente, encore que dans nombre de cas les reproductions soient trop petites pour rendre vraiment service. N'empêche que, dans l'ensemble, ce volume des IGB fournisse le premier exemple d'un Corpus illustré presque entièrement par des photographies, ce qui, entre autres avantages, présente

aussi celui de dispenser de la reproduction des documents en capitales, aussi coûteuse qu'inutile au point de vue de l'établissement du texte. J'y reconnais l'influence exercée sur M. Mihailov par l'œuvre de M. Louis Robert, dont l'exemple prestigieux aura marqué l'activité de plus d'un épigraphiste de notre temps.

Il va de soi que dans une présentation sommaire comme celle-ci, et après une première lecture du volume seulement, je ne saurais entrer dans la discus-

sion de points particuliers, sur lesquels d'ailleurs j'aurai à revenir prochainement dans un ouvrage en préparation, — une Sylloge d'inscriptions pontiques où je me propose d'inclure également quelques documents découverts en Bulgarie. Pour aujourd'hui, qu'il suffise d'avoir signalé la parution d'une œuvre importante, qui fait honneur à son auteur et qui sera saluée avec satisfaction par les épigraphistes du monde entier.

D. M. PIPPIDI

I.I. RUSSU, *Religia Gëto-Dacilor. Zei, credințe, practici religioase*. Extrait de l'« Anuarul Institutului de Studii clasice », Cluj, V, 1947, p. 61-137.

Sur la religion des Daces, ainsi que sur leur principale divinité, Zamolxis ou Zalmoxis, on a beaucoup déraisonné, depuis le temps qu'il est de mode d'exalter la « spiritualité » gète à l'encontre des informations des sources et même du simple bon sens. Je n'en veux pour preuve que le livre d'A. Marinescu-Nour (cf. mon compte rendu dans « Balcania », VI, 1943, p. 537-539) ou les études de Jean Coman, dont à plus d'une reprise il m'est arrivé de souligner l'incohérence (« Rev. Clasică », XV, 1943, p. 117-118; RHSEE, XXIII, 1946, p. 340-342). Cependant le mal étant ancien, il était vain d'attendre un changement dans ce genre de recherches, tant qu'on n'avait soumis à un examen serré les pages où, avec une éloquence insurpassable, l'auteur des *Getica* a pris la défense du prétendu monothéisme dace, de la croyance à l'immortalité de l'âme et de cette pureté de mœurs qui, à l'en croire, aurait valu aux Thraces des régions carpatiques l'admiration enthousiaste des Grecs et des Romains.

Cet examen, que mes vœux appelaient depuis longtemps, nous est maintenant offert par un chercheur de Cluj, M. I.I. Russu, qui s'est acquis une autorité méritée dans la linguistique et l'ethnographie de la Péninsule Balkanique ancienne, et il s'étend à l'ensemble des problèmes que pose la vie religieuse des Gètes. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, M. Russu n'isole pas *a priori* les faits daces des faits thraces, comme l'avaient fait la plupart de ses devanciers; tout au contraire, c'est dans la comparaison avec ces derniers qu'il cherche l'explication des premiers, et cette saine méthode le conduit à des résultats dont la plausibilité s'impose et que j'indiquerai brièvement.

Tout le monde connaît le passage d'Hérodote qui, dans le livre de Pârvan, sert à étayer l'hypothèse du monothéisme gète. Le texte est obscur et il n'y a pas à s'étonner si ceux qui étaient d'avance gagnés à l'idée d'un dieu dace unique n'en aient retenu que les paroles: οὐδένα ἄλλον Θεὸν νομίζοντες εἶναι εἰ μὴ τὸν σφέτερον (IV, 94). Cependant, même pour qui n'irait pas jusqu'à adopter l'interprétation de C. Daicovicu, selon laquelle la proposition que

je viens de transcrire signifierait: «... car les Gètes estiment que le dieu <du tonnerre et de l'éclair> n'est autre que leur propre dieu», il reste que, dans le même chapitre, quelques lignes plus haut, il est parlé d'au moins deux dieux, à savoir Zalmoxis et Gebeleizis. Même à s'en tenir au témoignage d'Hérodote, par conséquent, continuer à parler d'un « monothéisme » gète, cela n'a pas de sens. Aussi M. Russu a-t-il raison de considérer comme plausible l'hypothèse selon laquelle, en dehors des divinités déjà citées, les Daces auraient adoré une déesse apparentée à Hestia et un équivalent d'Arès, dieu de la guerre et de la destruction.

Dans les pages sur Zalmoxis (qui seront certainement les plus discutées), M. Russu relève avec force le caractère chthonien-agraire de ce dieu, dispensateur de la fertilité et souverain du royaume des morts. Il en fait dériver le nom de l'i.e. *g'hem-ol* — « terre, sol » (slave *zemlja*, let. *zeme*, lat. *humus*): ce serait donc un pendant masculin de la divinité thraco-phrygienne Zemelô (Sémélé en Grèce), déesse de la terre et mère de Dionysos. Contre Pârvan, M. Russu nie absolument le caractère uranien de Zalmoxis. « Il a été dès l'origine — écrit-il — il est toujours resté la personnification de la terre. Comme tel, il n'a pu être ni prophète ou prêtre, ni législateur de l'état gète... ni esclave ou disciple de Pythagore à Samos ». Cette dernière version notamment est une interprétation grecque et, comme l'a dit Rohde, « une déformation evhémérisante d'une légende miraculeuse ».

Gébeleizis, le dieu de la foudre, est connu uniquement par le texte d'Hérodote cité plus haut. Selon M. Russu, son vrai nom aurait été Zebeleizis (de l'i.e. *g'h(e)ib-el-*, « lumière, éclat, foudre »), ce qui le rapprocherait du dieu thrace Z(i)belsurdus (= Zeus Keraunos, Juppiter Tonans).

Les deux derniers chapitres du mémoire, consacrés à l'eschatologie et au rituel, étudient la prétendue croyance des gètes à l'immortalité de l'âme, leur pratique du sacrifice humain, ainsi que les rapports de la religion gète et de la religion thrace, en général. Pour M. Russu, la croyance à l'immortalité de l'âme serait simplement la conception primitive d'un pronon-